

# LES VINGT PREMIERS JOURS

---

Journal de Guerre



*Texte Original de Jules André*

*Retranscrit par Romain Verdet*

**Récit de mon Arrière-Grand-Père**



# Les Vingt Premiers Jours

Texte Original de Jules André

Retranscrit par Romain Verdet

*Pour ma Grand-Mère*



---

# Chapitre I

---

## *- Départ 4 Août 1914 -*

**D**epuis deux jours la France est en état de mobilisation. La guerre a été officiellement déclarée par l'Allemagne à la France. Je suis arrivé de Paris cette nuit après un voyage qui a duré près de vingt-quatre heures. Je couru à la maison et à cinq heures je me dirige vers le cantonnement de ma compagnie qui est installée dans les hangars d'une usine. J'y arrive de bonne heure, un grand nombre de réservistes y sont déjà. Ce sont tous des camarades que je connais puisque les uns sont d'une classe au-dessus de la mienne et les autres au-dessous.

Au cantonnement, l'agitation est fébrile, le sergent major et les fourriers habillent et équipent vivement les hommes qui arrivent. Les caporaux reconnaissent leurs escouades et commencent à tout installer car une escouade ne forme qu'une famille destinée à vivre et à dormir les uns à coté des autres aussi longtemps que durera la compagnie. A midi, nous apprenons notre départ pour le lendemain, le premier bataillon dont je suis parti le premier à sept heures du matin des deux autres suivants par deux autres trains à six heures d'intervalles.

L'après-midi c'est à peine si je peux parler à mes parents tant nous sommes occupés à préparer le départ. Nous touchons cent vingt cartouches chacun, premier signe de la guerre. Enfin à quatre heures, après avoir embrassé papa et maman ainsi que ma petite soeur une dernière fois, nous nous rassemblons en armes.

Le régiment va se rassembler une dernière fois à Angers pour saluer le drapeau. A cinq heures le colonel arrive suivi de quelques minutes après une compagnie avec le drapeau. La ville d'Angers entière est là. La plupart ont quelques parents. Presque tout le monde pleure après le discours du colonel dont je n'entends pas un mot. Nous saluons ce drapeau quelques minutes !!!

Nous défilons ensuite et rentrons dans les cantonnements. Tout ce monde était joyeux et marchait plein d'entrain, disait un mot d'espoir et un adieu à chaque parent rencontré et pourtant combien ne devaient jamais revoir ce cher Anjou que tous quittaient avec confiance.

A sept heures toutes les troupes sont rentrées. Interdiction absolue de sortir manger et de se coucher.

## **-5 Août 1914 -**

Nous voyons à l'heure du réveil que nous sommes toujours au régiment malgré la guerre toutes les habitudes d'antan sont conservées. Aussi pour ce départ qui doit avoir lieu à sept heures, on nous fait lever à deux heures du matin. A quatre heures nous partons boulevard Larnaut des compagnies se massent en colonne et attendent le drapeau qui arrive sous une pluie battante précédée du colonel et de la musique. Nous partons ensuite pour la gare malgré l'heure matinale, une foule est massée le long des boulevards nous faisant des adieux. Place de la gare, une foule énorme attend, elle est la plus émue, triste, ce qui fait un véritable contraste avec notre gaieté. Mais ce sont là des parents venant embrasser leurs enfants une dernière fois hélas ! Combien y en avait-il à ce moment de ces mères qui embrassaient leurs enfants pour la dernière fois. A cinq heures et demie nous rentrons dans le train. La gaieté a considérablement diminué, quelques-uns ont bien une petite larme à l'oeil mais cela dure peu grâce à quelques-uns qui mettent de l'entrain et l'esprit français revient bien vite entraînant un sourire de bonne humeur sur tous les visages. Nous faisons une longue station après avoir monté dans ce wagon. Enfin à sept heures nous partons, c'est le premier train emmenant les troupes d'Angers à la frontière. Aussi quel enthousiasme ! Quelles acclamations ! C'est là où je me sens ému, en passant devant la maison. Pouvoir faire un dernier baiser à ma chère maman qui est seule avec Jeanne puisque papa est à son poste à la Poissonnière. Ça y est ! Nous sommes partis. Ce voyage interminable est commencé emportant le premier bataillon du cent trente-cinquième enfin vers cette terre de Lorraine française que les Allemands violaient de nouveau.

Le voyage en lui-même fut très monotone, partout le même enthousiasme, même acclamation. Les sentinelles sur les voies ferrées portent les armes et les vieux paysans s'arrêtent de travailler dans les champs et le chapeau à la main salue leurs cadets qui vont essayer de les venger des souffrances de soixante-dix. La marche d'un train militaire est très lente, à peine trente kilomètre à l'heure, aussi était-il près de six heures du matin quand nous atteignons les Aubray. Depuis Angers, je connais très bien la ligne à Saint Pierre Des Corps. Nous voyons les trains de trois autres régiments du 9ème corps, ainsi qu'un train de gendarmes. A Blois, nous assistons à l'embarquement du cent treizième régiment qui arrivent tous couverts de fleurs et avec des bouquets au bout de leurs fusils.

A Aubray nous nous arrêtons une heure pour avaler un repas froid arrosé d'une boisson dite hygiénique que nous jetons tous avec entrain. Nous apprenons que nous nous dirigeons sur Montargis et Bar-sur-Aube. C'est là que ce fera la prochaine halte où nous n'arriverons que demain vers cinq heures du matin. Nous avons tous assez du voyage.

A Montargis il pleut de l'eau à plein temps. La nuit vient complètement. Le garde et moi, nous demandons à voir un de mes camarades qui est de garde à la gare. Impossible le train repart. Après Montargis, tout le monde s'installe pour dormir. Moi je ne veux pas dormir avec deux ou trois personnes. Nous nous installons devant la porte et devisons gaiement. J'enlève mes souliers et ma capote et je suis très bien.

Nous passons à Sens à 14 heures. Nous ne sommes plus que trois éveillés. Nous voyons une dame et ses deux filles vraiment bien aimables qui nous donnent toutes leurs friandises.

## **- 6 Août 1914 -**

Nous passons à Troyes vers une heure du matin. Il y règne une grande agitation. Cette gare étant destinée à être régularisée dès les premiers engagements. Plusieurs généraux soupent au buffet avec leur état-major, l'ambiance générale est plutôt gaie. J'ai très grand froid et très grande envie de dormir. Aussi je m'endors en ayant eu soin de me rééquiper mais comme je suis toujours près de la porte, il manque de m'arriver un accident plutôt grave. M'étant endormi sans m'en apercevoir, je commençais à passer par la porte grande ouverte de ce wagon à bestiaux. Heureusement un camarade, qui venait de se réveiller, m'aperçut dans cette position essentiellement dangereuse qui me retira vivement alors que j'avais plus de la moitié du corps de sorti hors du wagon. J'aurais été fâché de finir un jour de cette façon avant d'entrer en campagne.

Depuis Troyes, je prends la garde de police. A Bar-sur-Aube où nous arrivons vers cinq heures du matin, on demande immédiatement deux escouades pour garder un wagon d'Uhlans prisonnier et pour contenir la foule. Ce sont les premiers prisonniers de la campagne. Nous ignorions totalement de quel côté nous nous dirigeons. Le service des étapes de l'état-major du neuvième corps est déjà installé depuis la veille.

Le colonel a un long entretien avec le chef de l'état-major. Les officiers qui l'accompagnaient en ressortirent avec la figure souriante ; et immédiatement la nouvelle se propage. Les nôtres sont à Colmar et nous nous dirigeons sur Toul et Nancy. Quel bien cela fait de revoir un univers aussi éclatant pour les gens qui vont se battre pour la première fois.

Nous arrivons à Toul vers une heure du soir. Là nous apprenons la brillante conduite du 153<sup>e</sup> dans un combat de la veille. Nous savons que nous nous dirigeons vers Nancy mais que vraisemblablement nous nous arrêterons avant. Nous longeons la Moselle et nous nous arrêtons tout au bord dans une petite gare : Maron. Le village est à gauche au bas des coteaux. Le pays est splendide, des coteaux auprès desquels ceux de la Loire ne sont rien du tout, boisés de hauts en bas, quelques cheminées d'usines déparent bien le paysage.

Nous voilà donc sur cette terre de lorraine que les Allemands violent et que nous devons chasser. La première fleur que je rencontre, je la prends, c'est un superbe oeillet rouge qui fait toute la campagne de lorraine avec moi dans mon portefeuille. Après être débarqué nous nous formons vivement en colonne par quatre et nous partons. En silence, sans musique, l'arme sur l'épaule, nous franchissons la Moselle d'une façon un peu lugubre.

De l'autre côté le bataillon prend la formation de masse. Notre brave commandant, Monsieur Chiconeau De Lavalette-du-Coetlosquet, prend vraiment le métier trop au sérieux car immédiatement il envoie quatre hommes et un caporal en

haut du coteau pour éclairer le bois pendant cette halte où nous attendons le débarquement des voitures.

Je n'ai pourtant pas comme habitude de critiquer les officiers qui sont bien plus compétents que moi, mais s'ils se rendaient compte ce que ces chinoiseries-là, courantes à la caserne, ont pour influent sur l'esprit des hommes car nous sommes à plus de quarante kilomètres de l'ennemi. Enfin après une pause très longue pendant laquelle nous voyons les premiers avions français. Nous partons vers quatre heures du soir.

Le colonel avait fait rassembler les gardes et leur commente la belle tenue du 153<sup>e</sup> dont nous avons entendu parler à Toul et qui ont chargé à la baïonnette plus de quatre cents des Allemands. Il compte sur nous pour faire accomplir le même exploit à nos hommes. Le cas échéant. Son petit discours produit un grand effet ; il peut compter sur nous.

Enfin nous partons. Toute petite étape, six kilomètres au plus et assez fatigantes à cause de la montée et du soleil. Nous allons à Sexey-les-forges. Les habitants applaudissent à notre arrivée. Tout de suite repartait le cantonnement, j'ai la chance d'être dans une maison isolée avec mon escouade seulement, ce qui est bien plus agréable que lorsqu'on est plusieurs escouades ensemble. J'ai, dans mon escouade, un nommé Fage qui a fait les guerres du Maroc dans les compagnies de discipline et il est vrai que pendant son service dans l'active il aurait flanqué une gifle à un sergent, ce n'est donc pas un voleur ou un criminel il n'a rien fait d'important.

C'est même un beau garçon très serviable pour ses camarades et pour moi en particulier. De plus très débrouillard il remonte très bien le moral des hommes car il faut le dire certains petits paysans de nos contrées au caractère un peu mou en ont besoin. Quoique l'idée du devoir soit bien ancrée dans tous les esprits. Je compte aussi que son expérience de la guerre nous servira grandement. Il se proposa pour faire la cuisine et vraiment c'est merveilleux. Pendant ce temps j'invite mes hommes à venir faire des provisions de conserve car nous avons la chance d'être les premiers à passer dans ce village. Aussi c'est avec des musettes bourrées de provisions que nous rentrons au cantonnement.

Les seconds et troisièmes bataillons arrivent à la nuit. Le régiment est donc au complet. A partir de ce soir nous couchons tout le temps en cantonnement d'alerte ; c'est-à-dire qu'il faut toujours être prêt à partir immédiatement à n'importe quelle heure de la nuit qu'il soit.

# Chapitre II

---

**- 7 Août 1914 -**

A trois heures du matin, réveil. C'est dommage je dormais rudement bien dans ce foin odorant et je faisais de beaux rêves, enfin nous nous levons vivement et le café bien chaud avalé. Chaque caporal emmenait son escouade en ordre au rassemblement de la compagnie. Nous partons en suivant le bord de la Moselle pour une destination inconnue. Peu après être parti de Sexey, nous longeons un parc à bestiaux de l'armée. Ce sont des tringlas à cheval qui les gardent. Cela a un peu plus l'air d'un ranch de la pampa avec des cow-boys. Le ranch man est un officier du train qui n'a pas l'air d'être très compétent dans le métier qu'on lui fait faire.

Le soleil qui se lève est brûlant. Nous apprenons à la seconde pause que nous allons à Saint-Nicolas-de-Port : vingt-sept kilomètres ce qui avec les huit que nous venons de faire fera un total de trente-cinq kilomètres. J'avoue que ce chiffre m'effraie car voilà deux ans que je n'ai pas marché et je n'ai aucun entraînement. Bientôt, de tous côtés nous rencontrons des régiments de toutes armes appartenant au neuvième Corps. Nous croisons aussi le cent quatorzième, le cent vingt-cinquième, le trente-deuxième et le soixante-sixième ainsi que le quarante-neuvième d'artillerie et le septième hussard.

Au bout de 19 kilomètres je suis très fatigué. Nous traversons Fleville-devant-Nancy, laissons Vendoeuvre-les-Nancy à gauche, apercevons Nancy dans le lointain et, descendant un côté très rapide quand je regarde l'autre versant, je suis effrayé de savoir qu'il faut le monter. Mais mes hommes sont très gentils pour moi. Fage le marocain prend mon sac et un autre mon fusil. En montant cette fameuse côte, le soixante-sixième fait la grande halte : veinards !! Tandis que j'avance péniblement je sens ma gorge aussi sèche qu'un four de boulanger, mes paupières chargées de poussière battent frénétiquement, je n'en peu plus. Heureusement nous apercevons les tours de la superbe basilique de Saint-Nicolas-de-Port. Nous en sommes à deux kilomètres, on fait la grande halte. Je peux à peine manger, je prends le quart du café chaud avec du pain ce qui me fait beaucoup de bien. Mon escouade doit assurer la garde de la halte, je place des sentinelles sans leur donner de consigne car je n'en ai pas reçu. Je pense que c'est seulement signaler l'ennemi qui est à cinquante kilomètres.

Nous faisons une halte de deux heures au moins, très arrosées du reste étant donné qu'il n'y a pas le moindre abri. Nous faisons notre apprentissage. Je reste sous la pluie au milieu d'un champ. Enfin on songe au départ. Je suis complètement reposé et je peux marcher convenablement au pas cadencé en entrant à Saint Nicolas. Nous croisons le général Dubois du corps d'armée qui assiste au défilé.



Nous arrivons à notre cantonnement à l'extrémité de la ville, dans une grange immense où toute la compagnie peut se tenir malgré cette promiscuité, toujours désagréable. Nous sommes très bien. Il tombe toujours de l'eau à plein temps. Les camarades de garde qui sont arrivés bien avant nous ont vu passer des prisonniers allemands dans un autre événement sensationnel ! Ils en ont vus, tout le monde les interroge. Au fond, malgré tous les renseignements qu'ils donnent avec beaucoup de commentaires, ils n'ont guère vu qu'une auto filer à toute vitesse.

A cinq heures notre capitaine qui est un sage, nous donne la permission d'aller en ville sans équipement chercher quelques provisions. J'en profite pour porter un rapide coup d'oeil en ville et je vais voir la basilique. Saint Nicolas quoique chef-lieu est assez important. Situé au sud-est de Nancy près du canal de la Marne au Rhin. Cette ville compte près de six mille habitants, en outre le dixième Bataillon de chasseur à pieds, y tient la garnison. Il y a de belles rues, quelques magasins et des cafés très propres, en somme il y a beaucoup de ressemblance avec une petite sous Préfecture. La plus grande curiosité est certainement la basilique monument historique, construit en gothique, elle contient un reliquaire important de Saint Nicolas.

Nous mangeons la soupe et au lit. Une sale histoire arrive à la garnison. L'adjudant est complètement saoul et sans savoir pourquoi il interpelle Fage, lui donne l'ordre de se taire, bien qu'il ne dise rien. Et enfin de compte le traite de lâche devant toute la compagnie. Je bondis. Fage me fait signe de me taire et très pâle regarde l'adjudant qu'il aura peut-être l'occasion de montrer bientôt lequel est le plus lâche des deux. Malgré cette réponse très digne, je sens qu'en lui en gronde une colère terrible qu'il a peine à contenir. En effet traiter un homme de lâche, lui qui s'est battu pendant deux ans et qui est à la veille de recommencer, c'est dur.

L'adjudant va se coucher. J'emmène Fage à en faire autant. A peine dans la paille, il est prit d'un tremblement nerveux, pleur à chaude larme. Il se calme enfin et je m'endors.

## **- 8 Août 1914 -**

**L**e réveil est à cinq heures seulement, j'ai bien dormi. On nous fait rassembler prêt à partir. Nous restons très longtemps dans l'attente derrière les faisceaux. Pendant ce temps nous apprenons quelques nouvelles de la guerre toujours très bonnes. Mais tout est vague. Nous savons toute fois que les français sont rentrés à Mulhouse quel succès ! Le succès, dont on n'a pas profiter puisque nos troupes ont été obligées de l'évacuer assez rapidement, a eu au moins cet avantage d'influer d'une façon très heureuse sur le moral des hommes. Nous grillons d'être au feu et cette attente derrière les faisceaux nous paraît encore plus longue.

Enfin à sept heures voici les ordres. Aucun ordre concernant le départ pour ce matin repos. Après midi ; exercices pendant une heure et demie. Fage qui est loin d'être revenu de son histoire de la veille donne des signes d'une agitation inquiétante. Je l'emmène voir la ville, il me supplie de parler au capitaine pour obtenir de l'adjudant qu'il lui fasse des excuses car il ne veut pas rester sur une

pareille insulte, ce que je comprends parfaitement aussi je lui promets de grands coeurs. Nous déjeunons en ville avec notre sergent Tropaller, un brave type mais un peu gourde. Nous rentrons, on rassemble les sections pour une petite théorie. Après, la théorie je parle au capitaine qui me reçoit très gentiment et m'assure qu'il va arranger cette affaire.

Nous partons, Fage est de plus en plus agité pendant la route. Nous arrivons sur le terrain d'exercice. Il tombe comme un homme ivre. Le capitaine croit qu'il l'est et le fait partir dans un coin à l'ombre. Je suis profondément surpris de cela car je sais que Fage n'a rien bu. Enfin l'exercice se continue ; moi je n'aime pas beaucoup ce sport surtout pendant la canicule comme maintenant je trouve fort sage qu'on nous le fasse faire. Car ce sont les nouvelles formations pour le combat en tirailleur et nous autres les réservistes qui composent les trois quarts de l'effectif nous ne les connaissions pas du tout. Enfin nous repartons au cantonnement. Je vais chercher mon lascar avec un autre homme : il ne peut plus marcher, nous le portons tous les deux à grand peine.

Enfin nous arrivons tant bien que mal au cantonnement où il est prit d'un accès de fièvre paludienne terrible qui lui fait faire des bonds de plus d'un mètre. L'adjudant ne s'amuse pas du tout, d'autant plus qu'il a reçu un abattage qui fait époque dans la vie d'un homme. Il lui fait des excuses très chics il est vrai. Fage dort toute la journée et après l'absorption de quinine va beaucoup mieux. On nous annonce que nous partons demain de très bonne heure. Nous entendons le canon d'une façon beaucoup plus nette ce sont les premiers coups de canon, ça nous fait une certaine impression. Nous sommes absolument persuadés que nous nous battons peut-être demain. Et c'est très curieusement l'état d'esprit de chacun à la veille du jour où il croit mourir. Pour moi je me confesse. Nous avons, à la compagnie, un sergent qui est prêtre, l'abbé Morcaux, que j'ai très bien connu dans l'actif. Puis nous nous donnons tous nos dernières instructions. Pour moi, je déclare à mes hommes que si je suis tué, ils devront me prendre mon argent pour eux et renvoyer mon porte feuille à maman. Je me suis aperçu depuis qu'il est absolument idiot de prendre de telles dispositions puisqu'au feu les camarades ne peuvent pas les exécuter.

Enfin malgré ces pensées plutôt sérieuses nous sommes très gais et je m'endors bien vite malgré le coucou.

## **- 9 Août 1914 -**

**N**ous partons de bonne heure. Nous allons à Flèville qui est à 19 kilomètres. Nous y sommes déjà passés. En venant ici, la 18<sup>e</sup> compagnie toute entière se replie en arrière pour laisser passer le cantonnement à la disposition du 19<sup>e</sup> corps qui devait si mal s'y conduire à leur premier combat. Cette étape, que je fais beaucoup plus facilement car elle est moins longue et que j'ai plus d'entraînement, s'effectue sous une chaleur torride.

Il tombe beaucoup d'hommes, quelques un frappés d'insolation.

Nous arrivons vers dix heures, le matin. C'est un dimanche et presque tous les habitants sont à la messe. Enfin je trouve une petite maison, près de mon

cantonnement, où habite une brave femme qui veut bien nous faire la cuisine et qui nous permet de nous laver confortablement. L'après-midi nous refaisons l'exercice. Je trouve cela exagéré car la chaleur est épouvantable et le canon tonne de plus en plus, c'est assez curieux. Ce soir le bruit court que nous partons pour la Belgique dont les allemands ont violé la neutralité et qui rencontrent, à leur grand étonnement, une héroïque résistance Belge.

**- 10 Août 1914 -**

**N**ous ne partons pas pour la Belgique mais restons ici. Le rapport dit, ce matin, qu'il y aura exercice matin et soir cette fois ci. C'est absolument idiot, heureusement que le soir, il fait tellement chaud qu'on renonce et que l'exercice est remplacé par une théorie à l'ombre pendant laquelle j'ai fait un bon somme. A part cela, pas d'incident, la journée se passe très bien le canon tonne toujours avec la même intensité.

## — Chapitre III —

**- II Août 1914 -**

Nous partons ce matin mais pas pour la Belgique, bien au contraire, nous allons faire une marche de plus de trente deux kilomètres dans la direction de la frontière ; de l'avis de tout le monde et surtout des officiers, nous serons en contact sans savoir exactement où nous allons, mais nous savons que nous traverserons Nancy. Nous sommes tous enchantés. Je pars plein d'entrain.

Nous traversons Nancy d'un bout à l'autre mais ne pouvons pas remarquer la physionomie de la ville. Je me souviens toutefois que nous sommes passés devant une très belle gare et sous une porte, véritable arc de triomphe.

Les habitants sont très chics. Applaudissements, acclamation enfin tout l'orchestre. Les dames nous donnent des cigarettes, des cafés. Les garçons apportent des bâches. Nous voyons un grand nombre d'autos, des magasins de Paris. La chaleur devient étouffante. Je marche d'une façon superbe malgré la traversé de Nancy. Sur le pavé, je ne suis pas fatigué malheureusement je bois de toutes les espèces de choses que les habitants nous apportent : vin, café froid, eau mélangée à du rhum et je ne sais pas comment je n'ai pas calé avec ce que j'ai absorbé. Du reste si je ne cale pas les hommes de mon escouade ne s'en privent pas, sergent est en tête ; cela tient à ce que la gauche de la section à vraiment été trop arrosées.

Tout le monde se traîne sur cette route blanche, la chaleur est torride et le miroitement de la Moselle qui coule auprès de nous nous aveugle. Nous nous arrêtons pour faire la grande halte sous un bois. J'apprends, à peine installé que je prends la garde de police avec la demi-section dont je prendrais le commandement puisque Fropaller est malade. Cette perspective fait naître sur mes lèvres un sourire plutôt pâle. Après un repas honnête (2 heures environ) nous partons laissant les camarades à l'ombre dormant comme des bienheureux.

Nous arrivons à Custines après 5 kilomètres de marche. C'est là qu'il faut garder le cantonnement. Après que mes hommes se soient bien nettoyés, je fais placer des sentinelles. Il y a un petit vin épatant dans ce pays dont nous usons quoique modérément mais qui fait naître vers le soir une saine gaieté très française. L'installation du poste se fait de façon très normale sans incident. Le régiment arrive.

Le soir on me donne le mot Avignon. Augereau. Les sentinelles ont leurs fusils approvisionnés et la nuit se passe très calme. Je n'ai pas pu dormir. Le soir, assez tard, le 33ème d'artillerie est passé et j'ai vu Joe et Mario.

**- 12 Août 1914 -**

Nous quittons Custines au petit jour pendant la nuit. J'ai vu passé un très long convoi d'ambulance du 20ème corps contenant pas mal de blessés. Ce sont les premiers que je vois, j'avoue que cela ne m'a pas fait une très grande impression, il est vrai que je les ai mal vu mais ils étaient évidemment très incommodés mais malgré cela ils étaient très gais et pas trop abattus.

Comme toujours nous ne savons pas où nous allons, toutefois nous apprenons que l'ennemi est à moins de dix-huit kilomètres et que nous marchons dans cette direction. Je ne sais si nous attaquerons aujourd'hui. Des le matin je me sens extrêmement fatigué, une de mes cartouchières me blesse et j'ai une douleur à l'aine qui me fait beaucoup souffrir. Au bout de trois kilomètres je cale pour la première fois de ma vie ; le médecin n'a plus de voiture, il me garde mon sac. Je marche avec la section du lieutenant Bigcard qui m'aide à marcher. A 6 kilomètres de Custines les 2ème et 3ème bataillons montent sur le coteau à pic et prennent leurs positions de combat, le colonel va avec eux je ne devais jamais les revoir.

Nous sommes en réserve et continuons à suivre la Moselle. Il fait très chaud. 8 kilomètres plus loin le 49ème d'artillerie qui marche avec nous reçoit l'ordre de se mettre en position en haut de la cote au-dessus de Bezaumont, nous même nous les suivons et allons occuper ce village que nous devons fortifier. En y arrivant on nous signale que les éclaireurs allemands sont à deux kilomètres de nous à l'Est. De Bezaumont le panorama est splendide mais quelle côte !! Je ne croyais jamais y arriver car je souffre beaucoup.

Nous sommes en face de la fameuse trouée de la Moselle (dont Pont à Mousson est le fond) et par laquelle, on pense que les allemands vont déboucher aussi quelles fortifications nous faisons !

Une compagnie crève le mur du cimetière, une autre occupe la mairie et l'église, on envoie trois hommes en sentinelle dans le clocher qui y reste toute la journée. Quand ils redescendent nous avons l'explication de ce jeu car ils sont complètement saoul et veulent absolument courir sur les allemands qu'ils disent avoir vus, immédiatement et à tous les trois.

Notre section occupe une ferme assez importante. J'ai l'ordre de fortifier une grange avec mon escouade au cas où nous serions attaqués. C'est là où nous devrions tenir jusqu'au dernier. J'avoue qu'à cette pensée un petit frisson nous passe dans le dos. Mais ce n'est rien, vite nous nous mettons au travail. Nous couvrons le toit, il y a des trous dans les murs où des moellons sont partis, cela fait des meurtrières admirables. Je fais disposer des bottes de foin très serrées pour pouvoir tirer plus convenablement ainsi que des seaux d'eau pour refroidir les fusils. En une heure tout est fini les allemands peuvent venir. Toutes les routes qui conduisent au village sont coupées.

Après avoir mangé le capitaine nous a autorisés à une sieste jusqu'à quatre heures. Moi qui n'ai pas dormi de la nuit je ne perds pas de temps et je m'installe dans le foin. Le sommeil me paraît très long à venir mais je dors mieux que je ne l'ai souvent fait dans mon lit. Vers cinq heures nous allons faire des tranchées dans la cote

Sainte Geneviève, autre village rapproché de Pont à Mousson qui est fortifié de la même façon par le 77°. Le génie travaille comme des nègres, ils n'ont même plus de chemise. Ils mirent le coteau de haut en bas à deux cent mètres à peine de nos tranchés, il y a des cordons de mélinite si jamais les allemands viennent jusqu'ici, quel feu d'artifices ! Malheureusement il paraît que ces braves bochs font la même chose de l'autre côté de la forêt de Faulx qui est à nos pieds. Ils nous attendent aussi. C'est un petit jeu qui peut nous faire recommencer la guerre de cent ans. On nous fait attendre comme ça.

Nous faisons des tranchées superbes qu'on nous a fait changer de place trois ou quatre fois ; enfin après différents changements faut croire que nous avons trouvé la bonne place car nous y restons. Nous sommes dans des champs d'avoine qui après notre passage ne sont plus rien des champs, du tout. On saccage également une houblonnière pour masquer nos ouvrages.

Après deux heures de terrassement nous repartons à Bezaumont pour aller manger vivement la soupe qui nous attend car les cuisiniers sont restés. Nous avalons ce repas du soir assez vivement. L'ordre venant d'arriver, nous devons occuper les tranchées que nous venons de faire. Il est neuf heures quand nous nous y installons, interdiction de fumer, aussitôt arriver je m'endors. La soirée est belle mais au bout d'une heure de ce sommeil réparateur on nous emmène dans une autre tranchée. Nous prenons de l'avoine en gerbes qui n'est pas ramassée. A peine recouché je m'endors mais vers minuit le froid me réveille et la pluie se met à tomber. Impossible de dormir maintenant, quelle nuit terrible ! Moi qui souffre tant du froid je suis très malheureux, ce sont les souffrances physiques que j'ai le plus de peine à supporter. Le froid et pourtant ce n'était que la première de cette longue série de nuits. La terre comme matelas, le sac comme oreiller, la pluie comme rideau et le froid pour nous empêcher de dormir.

## **- 13 Août 1914 -**

**A** deux fois différentes cette nuit, des coups de fusil très rapprochés de nous (un ou deux à chaque fois) ce matin nous apprenons que c'est la 77° qui a tiré sur leurs patrouilles qui rentraient. Heureusement que comme tireurs ils ne sont pas très forts car personne n'a été atteint. Dans la matinée on nous mène au bas du coteau faire encore des tranchées. Pendant que mes hommes travaillent je vais leur chercher des provisions dans un village voisin, à Noisy. A dix heures, le canon se fait entendre ; ce sont, paraît-il, les forts avancés de Metz qui commencent à bombarder Pont a Mousson. Quand je reviens du village chargé comme un mulet, il n'y a plus personne aux tranchées qu'ils faisaient. Heureusement qu'un homme est resté pour garder mes cartouches et qui me renseigne. Ils sont tous remontés où nous avons passé la nuit. Nous déjeunons de bon appétit et nous dormons dans les tranchées où nous sommes très bien, les grandes branches de houblons que nous avons coupés nous abritent du soleil et tout le monde dort.

Depuis hier nous n'avons pas touché de foin. Nous n'en touchons pas encore aujourd'hui et la compagnie part établir une grande garde dans la forêt de Faulx.

Nous quittons les tranchés vers six heures, nous n'avons que quelques kilomètres à faire. Au bas de la côte, nous sommes survolés par un aéroplane allemand, le lieutenant De Bazelaire fait tirer dessus, voilà les premiers coups de fusil tiré par la 3<sup>e</sup>, inutile d'ajouter qu'ils ont été sans résultat.

La 3<sup>e</sup> section se détache de la 1<sup>e</sup>. Nous autres, nous allons plus loin, à un kilomètre en longeant la route nous nous arrêtons. Il y a un grand carrefour où sera le poste. Je suis détaché en avant avec mon escouade en Premier Poste (PP) à six cent mètres environs dans l'intérieur de la forêt. Je place des sentinelles en avant et j'entre en relation avec les postes voisins. Le commandant vient et me déclare que je n'ai plus rien devant moi que l'ennemi et « derrière vous il y a les camarades et la France, ajoute il, et vous avez pour mission de les garder ».

Il s'en va, la nuit vient, à peine est-il parti que nous apercevons à huit cent mètres devant nous des silhouettes de cavaliers tout en haut de l'allée forestière. Nous ne doutons pas une minute et moi en premier, que ce sont des éclaireurs ennemis.

Les sentinelles se rabattent rapidement et à voix basse je donne des ordres. Les hommes, qui sont de l'autre côté de la route viseront les cavaliers de gauche. Ceux avec moi viseront les cavaliers de gauche. Je me réserve le chef de la patrouille. Personne ne tira avant mon commandement. La nuit vient de plus en plus, à cent cinquante mètres impossibles de les reconnaître, à cinquante mètres on les arrête « Haltes là ! » la réponse ne se fait pas attendre « France », ce nom si cher tonnant dans le grand silence du bois est lugubre. Étonnement général, je crois à une ruse, je vise toujours le chef de la patrouille. Les questions et réponses réglementaires se succèdent. À « chef de poste vient reconnaître » je m'amène de plus en plus surpris, à vingt mètres de lui je distingue un hussard, en approchant je le reconnais, c'est Gardey de Soos mon vieux camarade de collègue. « Comment c'est toi de Soos, mon pauvre vieux, un peu plus j'allai te tuer ». Nous nous expliquons enchantés de nous revoir. « Au revoir, bonne chance ». Ils s'en vont. C'est également grâce à l'observation du capitaine que j'ai faillit tirer mon premier coup de fusil sur un bon camarade. La nuit se passe ainsi dans le solennel silence de ce bois immense dont la fin est la frontière. Il fait un froid terrible. Mon Dieu que cette nuit est longue on ne peut pas causer, pas fumer et naturellement pas dormir. Mes hommes comprennent très bien que tous ces devoirs sont strictement accomplis. Trop de camarades ont leurs vies entre nos mains, aussi tout marche très bien. Cette nuit éternelle n'est coupée que par la relève des sentinelles que je fais relever toute les demie heures pour ne pas qu'ils s'en dorment. Pendant la deuxième partie je ne me sens pas bien du tout bien que je gèle une sueur froide, qui coule dans le dos. Je dois avoir une forte fièvre.

## **- 14 Août 1914 -**

**E**nfin le jour apparaît, vite une cigarette qui me fait du bien. J'envoie ensuite un homme faire partir mon rapport à l'adjudant qui est le chef de mon unité. Je reçois la visite de la garde qui à l'air très joyeuse. J'apprends que ces hommes ont fait du café. Immédiatement je dépêche un autre homme à l'adjudant qui me répond que le café est fait et bu. Merci ! Juste le jour où nous en avons avec le plus besoins. Puis

viennent des hussards qui partirent en reconnaissance. Puisque la cavalerie est partie je me demande ce que nous faisons là.

À sept heures une section de la 1<sup>o</sup> vient me relever, comme je ne dois partir que sur l'ordre de mon capitaine je reste. Une demi-heure après le voilà. Nous partons. Je ne sais pas ce que j'ai mais je suis bien mal fichu, j'ai une fièvre qui me brûle. Je ne sais comment je vais faire pour m'envoyer huit kilomètres, heureusement que sur la route près de la Moselle je monte dans la voiture d'un boulanger qui remonte à Bezaumont. J'arrive au cantonnement en même temps que la compagnie. J'irais à la visite ce soir. Toute la journée, depuis le site qui domine Pont à Mousson, nous assistons aux bombardements de cette ville. Les allemands visent le pont. Ils ont tiré toute la journée sans arrêter et le soir le pont était toujours debout. Les tours de la vieille cathédrale paraissant braver la mitraille relevaient aussi fièrement leurs têtes. Mais ce qu'il y en a eu de tombés dans la Moselle, et d'autres qui n'éclataient pas ; le nombre est impossible à déterminer.

Quant-à moi j'ai dormi de bon coeur une bonne partie de la journée ainsi que tout le monde du reste. Ce somme m'a fait du bien. Quand je me réveille je n'ai presque plus de fièvre mais j'ai une telle douleur à l'aine que je ne peux plus marcher. J'hésite cependant à me faire porter malade mais Bigeard le veut absolument, aussi j'y vais.

Le médecin me garde immédiatement à l'infirmerie. Je prends un peu de lait et je me couche sur la paille, qui compose tout le confort de ce lieu de repos. Vers les onze heures du soir je me sens très mal, j'appelle un infirmier à qui je demande un thermomètre, j'ai quarante de fièvre. Je commence à être inquiet moi-même, on va chercher les infirmiers étudiant en médecine lesquels ne se trouvant pas assez calés vont chercher le médecin. Il a l'air très embêté et ordonne mon transfert dans l'hôpital de l'arrière. Le médecin s'en va. Les étudiants en médecine qui avaient chacun un lit en avaient un autre à leur disposition qui était à un de leurs camarades aux avants postes. Ils ne veulent pas m'y mettre et me laissent sur la paille. Quels mufles !

Naturellement je ne dors pas de la nuit, la pluie fait rage, je songe aux pauvres camarades qui sont dehors dans les tranchées eux ne sont pas dans un lit comme Messieurs les étudiants.

## **- 15 Août 1914 -**

**J**e suis de plus en plus mal, la fièvre me touche. Mon Dieu quelle fête de la sainte Vierge je vais passer et c'est la fête de maman. Il tombe toujours une pluie battante, on n'entend plus rien, en fait de canon. Il paraît que l'ennemi s'est retiré. Ce n'est vraiment pas difficile de le faire partir car nous n'avons pas tiré un coup de fusil. Pour me consoler un infirmier intelligent me dit qu'il avait entendu dire au major que c'était la fièvre Typhoïde. Quel idiot ! Il est vrai que le médecin a hâte de se débarrasser de moi, il me fait partir tout seul dans une voiture légère de blesser découverte pour m'envoyer à l'ambulance divisionnaire à Millery qui est à six



kilomètres de là. Le canon de nos batteries commence à cracher, il tire sur les troupes qui se replient.

Je quitte le 135° à Bezaumont à midi tous les camarades sont venus me dire au revoir très gentiment, ça me fait rudement de la peine de quitter mon régiment. Quand les reverrais-je ? Le garde tient à m'accompagner un peu, le médecin ne veut pas. Nous nous disons adieu et je pars. J'ai envie de pleurer. A mes côtés je rencontre De Bazelaire mon lieutenant qui me dit au revoir. Lui aussi, pauvre type, c'était la dernière fois que je le voyais. Je suis trempé dans ma voiture découverte, je ne pense guère à regarder le paysage qui pourtant est splendide.

Enfin nous arrivons à Millery où nous n'avons jamais vu l'ambulance qui la veille est partie dans la direction de Morey. Nous y allons on ne l'a pas vu du tout. Je n'en peux plus, il y a là le 290° qui est cantonné, il est cinq heures du soir. Je demande en grâce au médecin de me garder. Il y consent facilement et me fait partir sur un matelas et me soigne. Je dors un peu quoique j'aie une fièvre de cheval. Dans la nuit il arrive une équipe de brancardiers de la Croix Rouge qui dorment à mes cotés.

## **- 16 Août 1914 -**

**L**es brancardiers de la Croix Rouge affirment que l'ambulance doit être à sept heures à Belleau. On les prie de m'y conduire. Ils n'ont qu'une charrette rudimentaire seul modèle connu dans ce pays pour les travaux agricoles. Cela ne fait rien ils sont très gentils et ne savent pas quoi faire pour leur faire plaisir. A Belleau on n'a jamais vu l'ambulance mais par contre je vois le médecin chef qui invite mon garde du corps à me transporter à leur hôpital, c'est-à-dire à Pompey, vingt huit kilomètres. Quand j'entends ce chiffre je manque de me trouver mal ; mais ces braves gens sont tout heureux. « Vous allez voir, me disent ils, comme vous aller être bien ». A Belleau je vois une grande partie du 25° dragon en particulier M. Lavan qui vient me dire bonjour.

En chemin je rencontre encore Mario avec le 20° d'artillerie. Nous suivons toujours la Moselle et ainsi arrivons à Lustrines où nous prenons un autre malade, enfin vers midi nous arrivons à Pompey, depuis six heures du matin je roule dans cette charrette et je suis à bout de forces.

L'hôpital de Pompey est mixte et il existe en tout temps et a été installé d'une façon splendide pour la guerre. Il comprend huit cent lits, les malades et blessés sont soignés par les soeurs de Saint Thomas de Villeneuve. Pompey est une grosse commune de trois ou quatre mille habitants, population ouvrière travaillant aux usines de fer des environs car on retire des quantités de minerai entre Pompey et Nancy. Arrivant là dedans après la fatigue que je venais de supporter je me suis cru entrer au Paradis. Cet hôpital à ceci de particulier c'est qu'on n'y voit pas de médecin ce doit être pour cela qu'on guérit si vite. Car dans l'état où j'étais je n'ai pas mis longtemps à m'en remettre. Après les soins énergiques que me prodiguèrent les bonnes soeurs toute l'après midi, la fièvre tomba dès le soir.

A ce moment on apprend que le 9<sup>o</sup> corps quittait la Lorraine et semblait quitter Nancy pour la Belgique, le 77<sup>o</sup> qui cantonne ici nous donne des détails. Pour moi qui suis dans un lit et qui vais très bien je dors et fait de beaux rêves.

## **- 17 Août 1914 -**

**D**ès le matin une vraie fusillade et canonnade se fait entendre et ne cesse pas de la journée. Nous ne sommes que quatre. Aussi avons-nous de la place pour nous promener la journée qui se passe aussi d'une façon charmante.

Je fais la connaissance de la présidente de la Croix Rouge, Mme d'Orlan de Polignac L'arrière petite fille du ministre, elle est charmante et vient nous voir souvent.

Le bruit du canon ne fait qu'augmenter, on doit se battre sérieusement. Hélas ! Le soir, en effet nous nous en sommes aperçus, on amène des blessés en quantité considérable. Les huit cent lits étaient pleins. C'est la deuxième fois que je vois des blessés et ceux-ci je peux les examiner bien convenablement et j'avoue que je ne suis pas encore très impressionné, presque tous ont reçus des balles, à part quelques un tous vont assez bien et sont très gais. Par eux nous avons des détails sur les événements du jour.

Les allemands ont su que le corps d'armée presque tout entier était parti en Belgique. Une femme habitant Nomeny nous a trahi et les a prévenus. Ceci a été confirmé par la suite. Sous prétexte d'aller chercher du bois elle montait continuellement à son grenier et correspondait avec l'ennemi à l'aide d'un TSF. Il y avait à peine cinq milles hommes et trente milles allemands attaquèrent Nomeny. Le 277<sup>o</sup> en particulier fut héroïque malgré qu'il fut écrasés sous le nombre, ils résistèrent et n'évacuèrent Nomeny qu'à la dernière extrémité ; heureusement le 20<sup>o</sup> corps vient à leur secours et l'on put relever les blessés. Nomeny fut repris mais les allemands l'incendièrent avant de s'en aller.

Comme je suis très bien et que je pense trouver encore un train qui m'emmène en Belgique retrouver mon régiment, je décide de partir dès demain matin. Je fais part à Mme de Polignac de ma résolution. Très gentiment elle veut me retenir disant que j'avais encore besoin de soins, rien n'y fait. Elle me donne tout de suite mon exeat (*billet de sortie*)

## **- 18 Août 1914 -**

**J**e me lève de bonne heure en espérant partir vers huit heures dans l'auto de Mme de Polignac. Je dois emmener deux hommes avec moi du 77<sup>o</sup>. L'auto ne vient pas de la matinée, le chauffeur ayant transporté des blessés toute la nuit, l'auto est esquinaté et n'a plus d'essence. Forcés, nous devons donc attendre dix heures. Nous n'avons pas encore de solution ; enfin M. de Polignac qui est maire nous réquisitionne une voiture, on nous fait manger avant. Les bonnes soeurs nous soignent royalement avant de partir, elles nous donnent des bonbons et des chapelets

d'aumônier. On nous bénis et nous montons dans la voiture réquisitionnée. Le conducteur a une tête qui ne me va pas. A Frouard je rencontre Comtepas très déçu qu'il ne soit pas en Belgique, il m'explique qu'on a fait débarquer un groupe du 33°. Sitôt sorti de Frouard, je fais monter une dame et un petit bébé qui comme nous, va à la gare de Champigneulle. Ceci n'est pas du goût de notre conducteur aussi je le prie de se taire. Mais loin d'obtempérer il se met à m'agresser de sottises en généralisant à tous les français et même ajoutant que si les allemands nous escoffiaient ce serait bien fait. Je ne dis rien mais je le regarde d'un sale oeil et j'ai rudement envie de lui faire caresser la crosse de mon fusil.

Enfin, nous arrivons à Champigneulle, je vais à la gare en laissant mes hommes près de la voiture. A la gare je trouve un capitaine, aussi dégourdi que le chef de gare qui reste immuable ; je ne peux rien tirer d'eux c'est pourquoi je décide d'aller à Nancy. Les habitants consultés, je constate qu'il y a seize ou dix kilomètre pour aller prendre le tramway qui ne va plus que jusqu'à Maxéville. Je réquisitionne à nouveau la voiture pour aller à Maxéville. Le conducteur s'y refuse absolument. Voyant cela je le fais empoigner et ficeler et je le colle dans le fond de la voiture, je bondis sur le siège et je pars ayant soin d'emmener deux témoins. Arriver à Maxéville je m'arrête au premier poste pour faire mon rapport contre cet individu que l'on fouille. On s'aperçoit alors que c'est un allemand, le sergent du poste et moi nous avons toutes les peines du monde à le protéger contre les autres hommes qui veulent le tuer. Le sergent du poste me donne quatre hommes et nous partons pour Nancy. Toujours en voiture et moi toujours sur le siège, c'est dans cette position que je fais mon entrée à Nancy. Suivi dès les faubourgs par une foule toujours plus dense qui conspue mon prisonnier.

Arrivé à la place, je dépose mon colis qui ne me regarde plus du tout et je demande mes instructions. On m'envoie à la caserne Thierry. C'est une très vieille caserne construite par Vauban et où est logé le 26° en temps ordinaire. Pour le moment il n'y a que le 42° d'artillerie et un imprévu dégât d'automobile, il y a quantité d'autobus de Paris ainsi que des voitures de magasins. On nous affecte à une compagnie d'artillerie. Nous y mangeons très bien mais pour sortir le soir, rien à faire.

Du reste la cour du quartier offre une telle animation qu'on ne s'y ennue pas. À tout instant il arrive des isolés comme nous, sortis de l'hôpital comme nous ou comme la plupart des hommes qui ont perdu leur régiment pendant la retraite. Malgré ce spectacle intéressant nous allons vite nous coucher sur les petits lits de troupes où nous sommes très bien. Malheureusement il n'y a pas de drap et nous nous couchons tout habillé.

# Chapitre IV

---

**-19 Août 1914 -**

Réveil à quatre heures et à quatre heures trente les isolés en bas et en armes immédiatement. On s'équipe vivement en descendant l'escalier au galop, je me demande ce qu'il y a de cassé. « Dépêchez vous de vous rassembler » crie un adjudant dans le milieu du quartier en donnant des signes d'une vive agitation. Nous croyons tous que les allemands sont aux portes de Nancy et que nous partons de suite.

Mais pas du tout, on nous donne des brosses à chaussures et on nous prie de nous cirer et c'est tout. Je regarde cet instrument avec ahurissement croyant que ça n'existait plus en France, aussi ne sachant plus m'en servir je la passe à mon voisin et je m'en vais prendre un café au lait (qui vaut mieux que le reste) à la cantine.

Une heure après nouveau rassemblement cette fois ci nous avons des ordres précis. Les hommes du 9<sup>o</sup> corps au nombre de 21 partiront ce soir à quatre heures trente sous ma direction pour Art sur Meurthe. J'avoue que je n'ai pas encore bien compris la nécessité de nous avoir fait lever à quatre heures du matin pour cette expédition. A neuf heures on vient me chercher sur la Place pour expliquer mon rapport d'hier au sujet du civil que j'ai fait arrêter. Je comparais devant un tribunal d'officiers. Je fais ma déposition à la suite des deux dames que j'ai amenées comme témoins. Je signe et je m'en vais. J'ai appris depuis que l'individu en question était un allemand du nom de Bouer et qu'il avait été fusillé l'après midi. Comme je suis dehors et libre, je ne rentre pas à la caserne d'où je ne pourrais pas ressortir mais je profite de cette occasion pour jeter un coup d'oeil sur Nancy. Je parcours la rue Saint Dizier, la voie chic de l'endroit, il y a de bien beaux magasins, je vais voir la cathédrale, la place Stanislas et le jardin de la Pépinière. Enfin je couronne cette petite promenade par un plantureux déjeuner à la Brasserie Lorraine. Enfin je rentre à quatre heures au quartier, à quatre heures trente je rassemble mon petit monde et nous partons.

Je ne sais si on a envoyé ce détachement du 9<sup>o</sup> corps à Art sur Meurthe précisément parce qu'il y a eu personne de ce corps, c'est le résultat auquel on est arrivé. Je me trouve dans cette localité que l'état major de la 68<sup>o</sup> division commandée par le général Briu d'Aubignac, l'ancien capitaine de papa. Les officiers d'état major me renseignent très gentiment et nous avons rejoint la 114<sup>o</sup> brigade de réserve qui devra nous nourrir ce soir et nous affecter demain matin au 268<sup>o</sup> d'infanterie. Il fait complètement nuit, j'ai ordre de rejoindre cette brigade au lieu-dit les quatre Bouteilles à l'Est de Varangéville. Nous nous mettons donc en marche, je me fais facilement indiquer le chemin jusqu'à Varangéville mais les quatre Bouteilles sont complètement inconnues même aux habitants. Je commence à être très embarrassé de voyager la nuit dans un pays que je ne connais pas et de me diriger sur un pont sur

lequel personne ne peut me renseigner. Heureusement que je trouve une équipe de téléphoniste de soldat du génie qui construit une ligne. Cette équipe est commandée par un lieutenant vraiment charmant. D'abord il nous fait mettre nos sacs dans sa voiture ensuite il nous engage à la suivre tout doucement puisque c'est là qu'il doit nous emmener, il ne sait pas du tout lui-même où est le lieu en question mais m'assure qu'il finira bien par le trouver. Je suis absolument tranquille.

Nous arrivons vers onze heures un brave capitaine, qui a une gaieté visiblement puisée au fond d'une bouteille, nous reçoit avec un enthousiasme des plus bruyant, nous donne à manger mais nous charge de trouver nous même un gîte. Dans cet agréable état qui suit un bon dîner il me paraît un bien brave garçon. Je ne sais où il a pu prendre ce dîner car il y a juste une maison abandonnée et nous sommes qu'à sept ou huit kilomètres des allemands.

Après de laborieuses recherches je trouve une petite cabane vide où nous couchons, malheureusement il n'y a pas de paille, nous nous mettons sur le carreau où nous ne sommes pas très bien mais c'est toujours mieux que dehors. Et quand il est une heure du matin avec trente kilomètres dans les jambes on dort aussi bien que dans son lit.

## **- 20 Août 1914 -**

Vers cinq heures nous nous levons et je vais me mettre en communication avec le charmant capitaine de la veille, hélas ! Sa cuite est passée et ce n'est plus le même homme. A jurer il est très loin d'être gai. J'ai hâte de m'en débarrasser et de partir, vers sept heures il nous expédie et nous envoie rejoindre le 268° qui est à trois kilomètres. En y arrivant je me présente au commandant à qui je donne livraison de mon détachement puis on nous affecte dans des compagnies. Il y a un capitaine qui voyant que je suis du 135° me demande si je suis d'Angers, et après l'avoir renseigné et lui avoir dit mon nom, il se trouve que c'est justement un camarade de papa qui veut me garder dans sa compagnie. Me voilà donc à la 22° de 268° compagnie Farisse, mes nouveaux camarades sont très gentils surtout l'adjudant à la section où je suis affecté. Je constate immédiatement que le capitaine est adoré de ses hommes. A dix heures le bataillon s'en va, nous allons à trois kilomètres à peu près dans un champ d'avoine en formation de combat contre l'artillerie. Nous distinguons parfaitement le tir de l'artillerie allemande mais leurs obus éclatent en l'air à un ou deux kilomètres de nous. Nous sommes en réserve soutenant le 20° corps à l'occasion où il se replierait, mais il faut croire que tout va bien puisque nous restons dans cette position toute la journée.

Devant nous, nous avons Haraucourt, Cerville et Buissoncourt dans ces trois villages on doit se battre ferme et nous nous restons toujours là dans une pénible attente. Vers le soir, les cuisiniers cuisinent derrière un petit bois où se feraient les distributions et nous préparerons la soupe en même temps. Une heure après nous allons les rejoindre, il commence à tomber de l'eau quand nous arrivons, c'est un déluge. Le temps qui n'est pas du tout favorable au pique-nique nous oblige à manger dans des positions inconfortables. Au bout d'un petit moment après s'être plus ou

moins bien restaurés, nous repartons, nous allons en arrière puis à gauche prendre nos positions pour la nuit. Nous sommes à un carrefour à trois cent mètres on pose des sentinelles avec ordre de ne laisser passer aucun civil.

On s'étend dans la boue pour essayer de dormir, je me promène un peu en fumant pour combattre le froid mais je ne peux y parvenir. Tout à coups j'aperçois une superbe automobile dont la bâche est relevée, je ne fais pas attention au fanion qui est à l'avant. Je constate simplement qu'il n'y a personne dedans et je m'installe commodément sur le siège de derrière, je suis tout au moins à l'abri et j'ai moins froid ; aussi je m'endors bientôt. Hélas ! Le réveil est terrible, je sens l'auto qui fiche le camp je dois jeter un cri terrible arrête presque le véhicule. Et un monsieur très galonné descend du côté du chauffeur. Il est dans une colère terrible et m'administre un abattage dans toutes les règles de l'art. Je m'éloigne d'une façon discrète à la faveur des ténèbres.

Malheureusement ce brave homme qui est capitaine d'un état-major d'une division a crié tellement haut qu'il a réveillé le capitaine Farisse. Le dernier m'interroge et me demande ce qu'il y a. Il se trouve que j'ai eu parfaitement raison de trouver un endroit où j'ai pu dormir pendant un petit moment. Le petit moment a été en effet bien petit car je suis obligé de rester sous la pluie toute la nuit. Il est vrai que mon sort est celui de tous mes camarades. Mais c'est une maigre consolation car toute les fatigues que j'ai eu à supporter pendant cette campagne, c'est toujours celle là dont j'ai le plus souffert : le froid qui nous empêche de dormir, qui nous fait trouver la nuit si longue. On dort, on attend la fin avec une impatience croissante. La pluie également est bien désagréable mais s'il ne faisait pas froid ce ne serait rien, de plus je n'ai même pas de veste puisque la mienne était avec les autres sur la voiture de compagnie du 135° qui est en Belgique.

Je passe le reste de la nuit à me promener en fumant et en regrettant mon auto où j'étais si bien.

## **- 21 Août 1914 -**

**A**près cette nuit terrible nous partons au lever du jour sur les emplacements que nous occupions la veille. Je suis très mal fichu de toute la journée, je sens une violente fièvre qui me prend aussi ayant peur de retomber malade je me résous à aller voir le médecin et lui demande d'aller me purger car je sens parfaitement que cette fièvre ne vient que de la constipation.

Toute la journée s'écoule dans la même immobilité. La pluie cesse un peu et pendant la journée le soleil fait une petite apparition. Le canon se calme un peu mais malgré ce bruit je dors très bien l'après midi sur la terre détrempée.

Le soir je profite des voitures de subsistances pour m'emmener en arrière voir le médecin. J'explique mon cas. Celui-ci ne demande pas mieux et m'envoie dès le soir même à l'hôpital de Saint Nicolas de Port pour me purger.

**- 22 Août 1914 -**

**J**e reste presque toute la journée à Saint Nicolas que je revoie avec plaisir comme une vieille connaissance. De la encore, on entend le bruit de la bataille qui reprend avec beaucoup d'intensité. On entend parler des choses absolument fantaisistes. Il est évident toutefois que les allemands occupent Lunéville et que le 20° corps tout entier fait une vigoureuse contre-attaque pour les déloger. C'est un défilé incessant de troupes allant sur le front.

Je passe une très bonne nuit et je vais très bien.

**- 23 Août 1914 -**

**Q**uatre heures du matin, je me réveille et je songe au départ, je mange copieusement et vers cinq heures je me mets en route. En chemin j'apprends que le 268° a quitté ses positions et qu'il est parti pour on ne sait quelle direction. Je vais à l'endroit où j'avais passé la visite : il n'y a plus personne. Cette fois je suis complètement perdu. Apprenant que le quartier général du 20° corps se trouve à Saint Nicolas de port, j'y vais pour chercher des instructions. Je trouve un capitaine instructeur de Saumur auquel je m'adresse et qui m'envoie me coucher. Je recommence mon expérience en m'adressant à un lieutenant du cadre noir qui lui est très gentil et me dit d'aller avec le premier régiment d'infanterie que je verrai.

Précisément il en passe un, c'est le 69° en garnison à Nancy. Il n'y a qu'un bataillon ou plutôt un squelette de bataillon car malgré les renforts reçus ces pauvres gens ont été très épuisés et ont perdu beaucoup de monde dans les combats précédents. Justement j'entends le sifflet annonçant la pause. Ils s'arrêtent en face de moi, je demande à un homme où est le chef de la compagnie. « C'est le petit sous-lieutenant là-bas, me répond-t-il. Le lieutenant d'Argeval ». « Mon lieutenant, lui dis-je, je n'ai plus mon régiment je viens vous demander l'hospitalité dans vos rangs ».

Après m'avoir demandé quelques explications, il m'accepte avec plaisir et m'affecte à la 2° section où avec les renforts reçus de départ il ne reste plus que trente sept hommes commandés par un caporal. Le lieutenant d'Argeval qui commande la compagnie à l'air d'un vrai gosse sorti de Saint Cyr. Depuis un mois, il n'a que dix-neuf ans mais en paraît seize. Il ne reste plus que lui en fait d'officier à la compagnie, mais il paraît que malgré son jeune âge il se tire très bien de son commandement. En tout cas les hommes l'adorent et de fait il est très gentil.

Mon nouveau camarade, le caporal Patricat est un charmant garçon, il est seul grade de sa section tous les autres sont tués ou blessés. Accomplissant son service régulier il était entré au régiment au mois d'octobre 1913 après avoir achevé ses études de droit. Arrivant à sa section il m'y fit le meilleur accueil et quoique que je ne l'ai connu que deux jours puisque le malheureux fut tué d'une balle au front, j'ai conservé le meilleur souvenir de cet excellent camarade.

Dix heures du matin. Je quitte donc définitivement Saint Nicolas avec le 69°. Cette fois j'ai la certitude d'aller me battre, peut être ce soir, je suis enchanté. La division toute entière a reçu l'ordre de partir à Maixe c'est la seule indication que nous ayons commençant notre marche en avant. La distance jusqu'à Maixe est de plus de vingt kilomètres. Nous suivons toujours le canal de la Marne au Rhin, je fais cette marche allègrement. Le temps quoique un peu pluvieux est très agréable pour la marche. Je chemine de compagnie avec Patricat qui me raconte les combats auxquels le 69° a pris part. Ils ont dû être en effet très éprouvés. Ils sont allés jusque sous les forts de Metz où ils ont eu à subir un feu terrible. J'avoue que je n'ai pas encore bien compris cette manoeuvre, sans doute le général qu'il l'a ordonnée à sa raison mais en tous les cas, elle a absolument avortée.

Aussitôt arrivé à Maixe, le 69° tout entier part dans la direction de la forêt d'Einville au dessus de Brouville. Nous faisons encore une marche de plus de vingt kilomètres. Nous arrivons dans un petit village après avoir traversé les lignes de plusieurs régiments. Nous nous trouvons à droite de la forêt dont les allemands occupent la partie haute. Le 2° bataillon dans ce village, le 1° part en grand garde. Nous entrons en forêt et allons jusqu'à un des trois carrefours dit des Trois Provinces. C'est là que sera la réserve des avants postes. La 1° et 2° partent avant. Décidément j'irai jusqu'au bout, je suis assez fatigué. On décide de ne mettre que des PP à la Bugeaud. Le secteur que nous avons à surveiller est relativement restreint car le 69° n'a que la partie nord de la forêt qui s'étend jusqu'à la route nationale qui part de Lunéville et qui va je ne sais où. A gauche de l'autre côté de la route, le 153° d'infanterie garde l'autre partie, sur notre droite nous avons le 41° de Cavalerie protégeant la 74° division de réserve.

Les formations prises sont assez simples. On met deux gradés dans chaque section et on les envoie avec leurs hommes former une ligne de postes à cinq cent mètres environs les uns des autres. La 1° et 2° section fourniront les postes, les 3° et 4° seront en réserve et placées en arrière de nous à huit cent mètres. Je prends donc la moitié de la section et je vais m'établir au petit carrefour; je suis l'avant dernier poste de la lisière.

Enfin ça y est ! Les allemands sont là en face de nous. Leurs éclaireurs sillonnent le bois et cherchent à s'approcher de nous mais nous avons des chasseurs à cheval qui nous protègent encore jusqu'à la tombée de la nuit. Il faut ouvrir l'oeil car cette fois nous ne faisons plus de service en campagne à Avrilli. Ça ne fait rien, je suis bien content ce soir. Vais-je enfin recevoir le baptême du feu ? Du coup j'en oublie les fatigues que les quarante cinq kilomètres de marches m'ont procurées et soigneusement je place les sentinelles. J'ai dix neuf hommes ; avec ça, on peut déjà faire quelque chose. J'indique la place de chacun et je m'installe assez commodément assis contre un arbre. De là je vois mes quatre routes et j'ai un bon horizon sur la direction la plus inquiétante. Naturellement interdiction de dormir et de fumer.

Nous entendons le canon vers le nord jusqu'à neuf heures environs puis ça se calme. A ce bruit assourdissant succède un silence qui englobant la forêt toute entière, a quelque chose de lugubre. J'aime bien voir tomber la nuit dans les bois et ce soir c'est particulièrement impressionnant. Le soleil qui a chassé les nuages semble avoir honte de ce qu'il a fait aussi il rougit et se couche. Mais que c'était beau ce coucher



de soleil en changeant en or toute les gouttes d'eau que les arbres laissaient tomber. Et quand je songe qu'au milieu de ce merveilleux spectacle il y a plus de cent milles hommes dans ce bois qui demain s'engorgeront cette nuit, peut être.

Vers dix heures la pluie recommence, très loin à gauche. J'entends quelques coups de fusil, deux patrouilles qui viennent de se rencontrer.

## **- 24 Août 1914 -**

Une heure du matin. J'entends un bruit singulier du côté des sentinelles, en rampant sur la mousse mouillée j'arrive jusqu'à elles. Mes deux hommes sont de chaque côté de la route. Je m'approche d'elles dont part ce bruit, hélas ! Le pauvre type dort et ronfle, la fatigue l'a terrassé et pourtant il devrait songer qu'il est responsable de la vie de milliers de camarades et moi, j'ai la mienne entre ses mains. Si je voulais, je pourrais le faire fusiller. Si j'observe les règlements je devrais le faire. Mais est-ce mon devoir ? Je ne le crois pas. Seulement pour le punir tout de même, je lui applique une maîtresse gifle de première classe ce qui le réveille aussitôt. Du reste il comprend ce qu'il a fait car aussitôt relevé il vient près de moi, me remercier de ne pas le signaler et me demande pardon et il pleure, le pauvre gosse. J'oublie le froid qui me fait si cruellement souffrir car je suis très émue moi-même. Les heures s'écoulaient lentement, terriblement et renouvellent toujours les mêmes souffrances. Pourtant voici qu'une petite blancheur commence à teinter l'horizon. Bientôt on va pouvoir fumer. Pour être plutôt près, je roule une cigarette.

L'horizon s'éclaire de plus en plus, on ne distingue pas encore très bien, ça ne fait rien j'allume. Hélas ! Cette imprudence a failli me coûter cher, à peine avais-je fumer trois bouffée, Paf ! Paf ! Deux balles sifflent à mon oreille et viennent se planter dans l'arbre contre lequel je m'appuyais. Et c'est mon baptême du feu, un frisson terrible me passe dans le dos, je claque des dents, mais je ne sais par quel effort de volonté j'ai pu reprendre complètement conscience. Rapidement je demande le feu. A une distance que j'évalue à deux cents mètres je crois distinguer une masse sombre et les branches qui remuent. C'est sur ce point que je fais tirer quatre cartouches et je tire moi-même mes premiers coups de fusil dans la campagne. Le feu exécuté, je ne vois plus rien et nous ne recevons rien. Ce devait être une tout petite patrouille que notre feu rapide a fait éloigner et qui ne se sentant pas en force n'a pas cru devoir insister.

Il est quatre heures. Il fait complètement jour maintenant Le lieutenant arrive aussitôt et me demande ce qu'il y a eu. Après explication il s'en retourne satisfait et nous recommandant un surcroît de vigilance. Après cette échauffourée où pour la première fois j'ai entendu des balles, il me vient de drôles de sensations. J'ai envie de pleurer et de rire en même temps. J'ai tiré et sur des hommes, en ai-je tué ? Je me pose un tas de drôles de questions. Manque d'habitude car mes hommes qui se sont déjà beaucoup battus sont aussi tranquilles que s'ils venaient du tir à la cible. Maintenant que le jour est levé il y en a qui dorment profondément. Peu après j'entends deux coups de fusil sur ma gauche. Puis des chasseurs viennent nous relever et font eux

même des reconnaissances. Vers cinq heures trente, le lieutenant vient nous dire de nous en aller. Nous partons, nous traversons la forêt et sortons sur la gauche. Nous marchons ensuite un peu vers l'Est dans la direction de Brouville. À un kilomètre du village nous sommes pris par un violent feu d'artillerie. Nous entendons également siffler quelques balles mais qui passent au-dessus de nous. On doit tirer du village le feu d'artillerie et on nous oblige à prendre la position de combat contre ce feu. C'est la première fois que j'entends des obus éclater si près avec un tel nombre de camarades tombés et blessé par les éclats.

Les sentiments qu'on éprouve sont absolument impossibles à décrire. Je n'en ai plus qu'une notion très vague mais ce que je sais c'est que ça n'a pas duré très longtemps car une fois dans les tranchées j'étais presque revenu à mon état normal et je ne m'apercevais plus de rien. Nous étions à peu près huit à cent mètres de Brouville dans une tranchée très profonde et très bien aménagée. Je ne distinguais que très vaguement une masse sombre qui paraît-il est allemande ...

---

*« Jules André était sergent au 135<sup>o</sup> régiment d'infanterie. Il sera blessé en Juin 1915 par un tir d'artillerie : plaies par éclat d'obus du dos de la cuisse et de la fesse gauche et de la fesse droite. Il sera réintégré au 77<sup>o</sup> Régiment à sa sortie de l'hôpital , son régiment d'origine étant parti combattre en Belgique. Renvoyé à la vie civile, cette blessure lui laissa d'importantes séquelles causées par ces éclats d'obus présents dans sa jambe.*

*Cette guerre, appelée la grande guerre prit fin à la suite de la signature, à Rethondes, de l'armistice le 11 novembre 1918 à 5 h 15 et effective à 11 h 00. Les pertes humaines de la première guerre mondiale s'élèvent à 20 millions de morts et 21 millions de blessés.*

*On a érigé partout en France des monuments aux morts pour ne pas oublier ces personnes tombées pour leurs pays, et pour que cette guerre soit la dernière (« La Der des Ders »). Un soldat inconnu fût enterré sous l'arc de triomphe en souvenir de tous ces soldat mort aux combats.*

*Malheureusement ceci n'a pas empêché la seconde guerre mondiale ... »*

---

*Jules André (16 décembre 1889 – Avril 1960)*

*1918: employé de commerce  
1927: inspecteur à la sécurité du Gaz de Paris.*

*Divorcé, puis remarié en juin 1927.*

---

# ANNEXES

L'Europe en 1914 : La Triple Entente

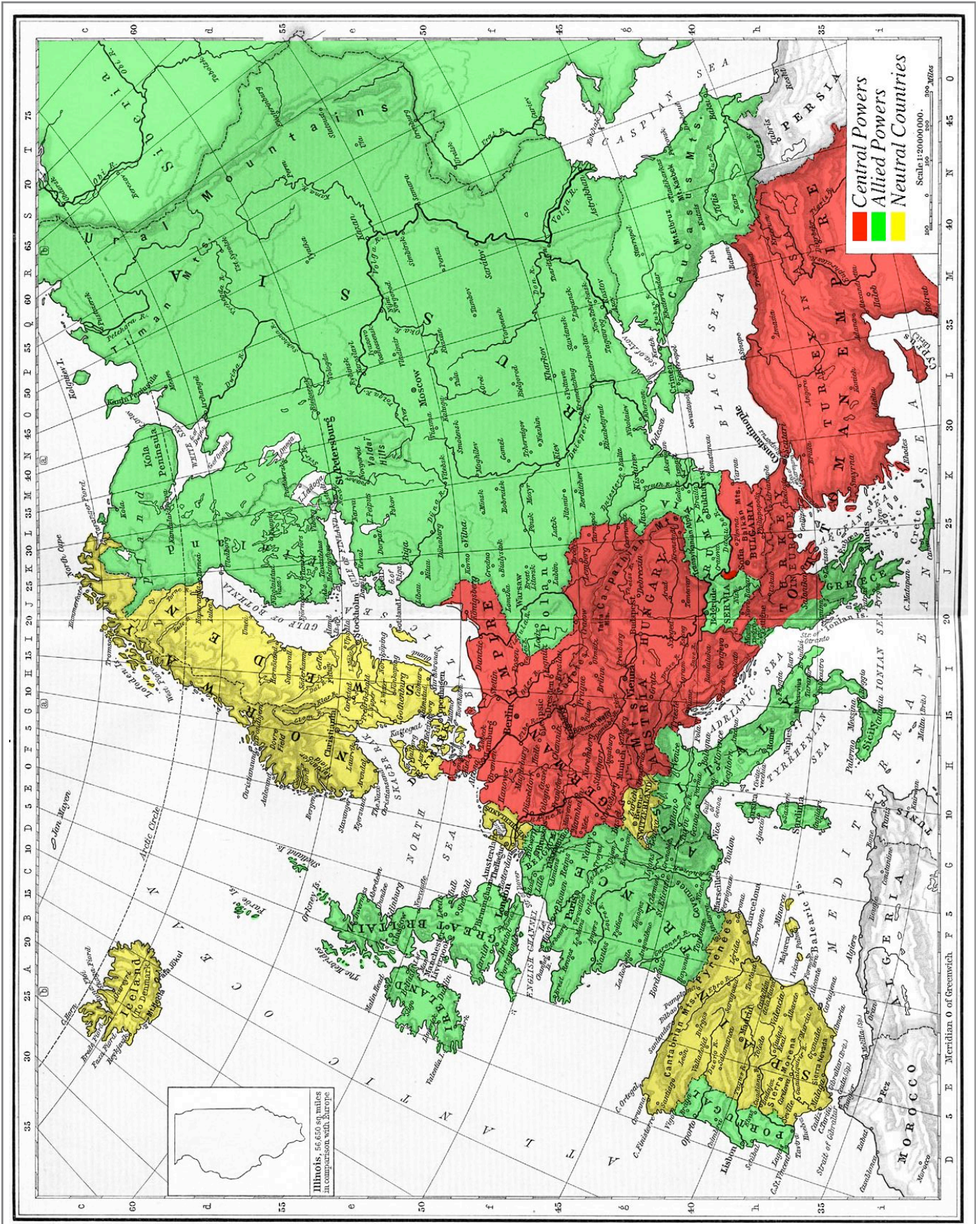
Le Front en Août 1914

Les Environs de Nancy

Historique du 135° R.I (1914)

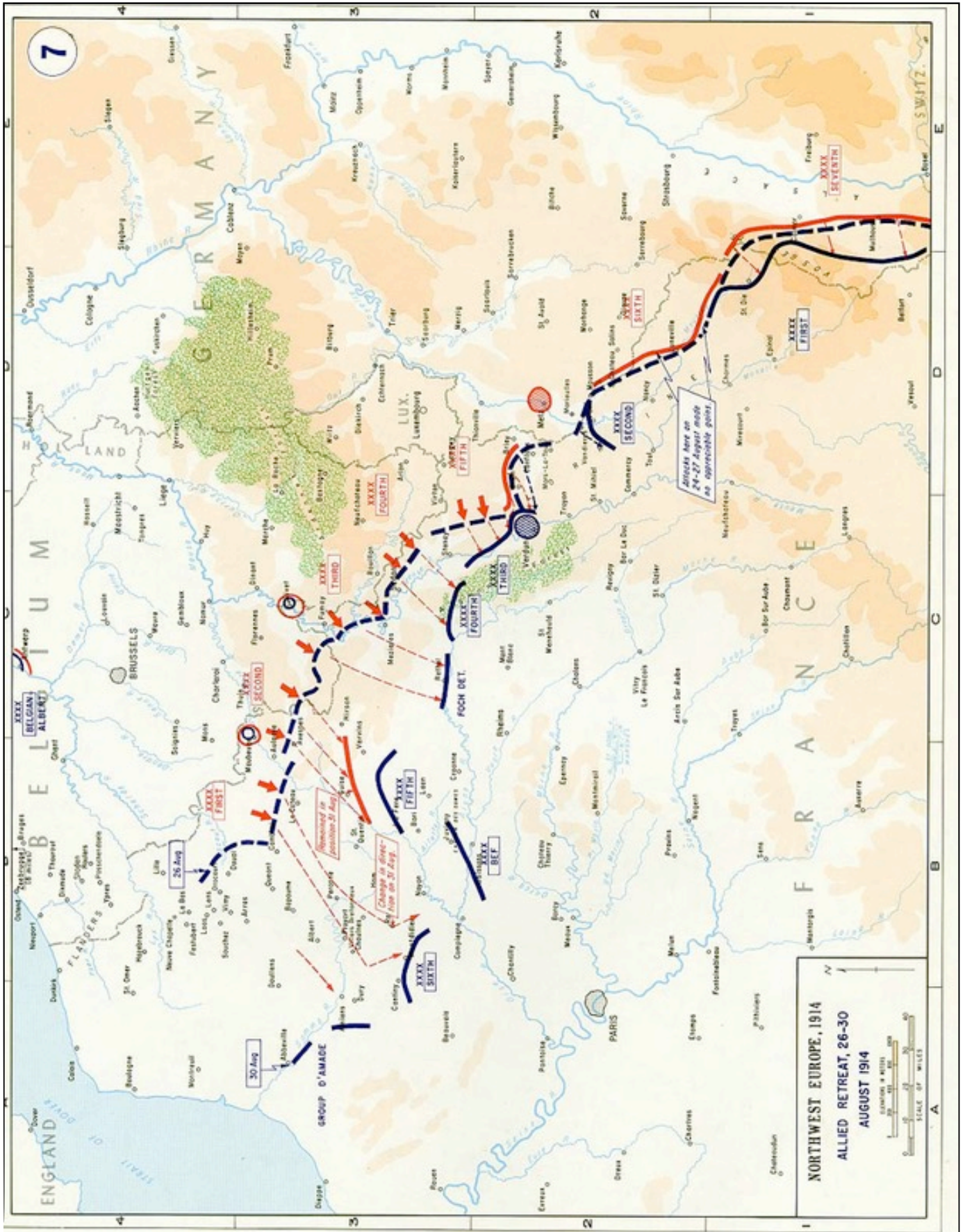


# L'Europe en 1914 : La Triple Entente



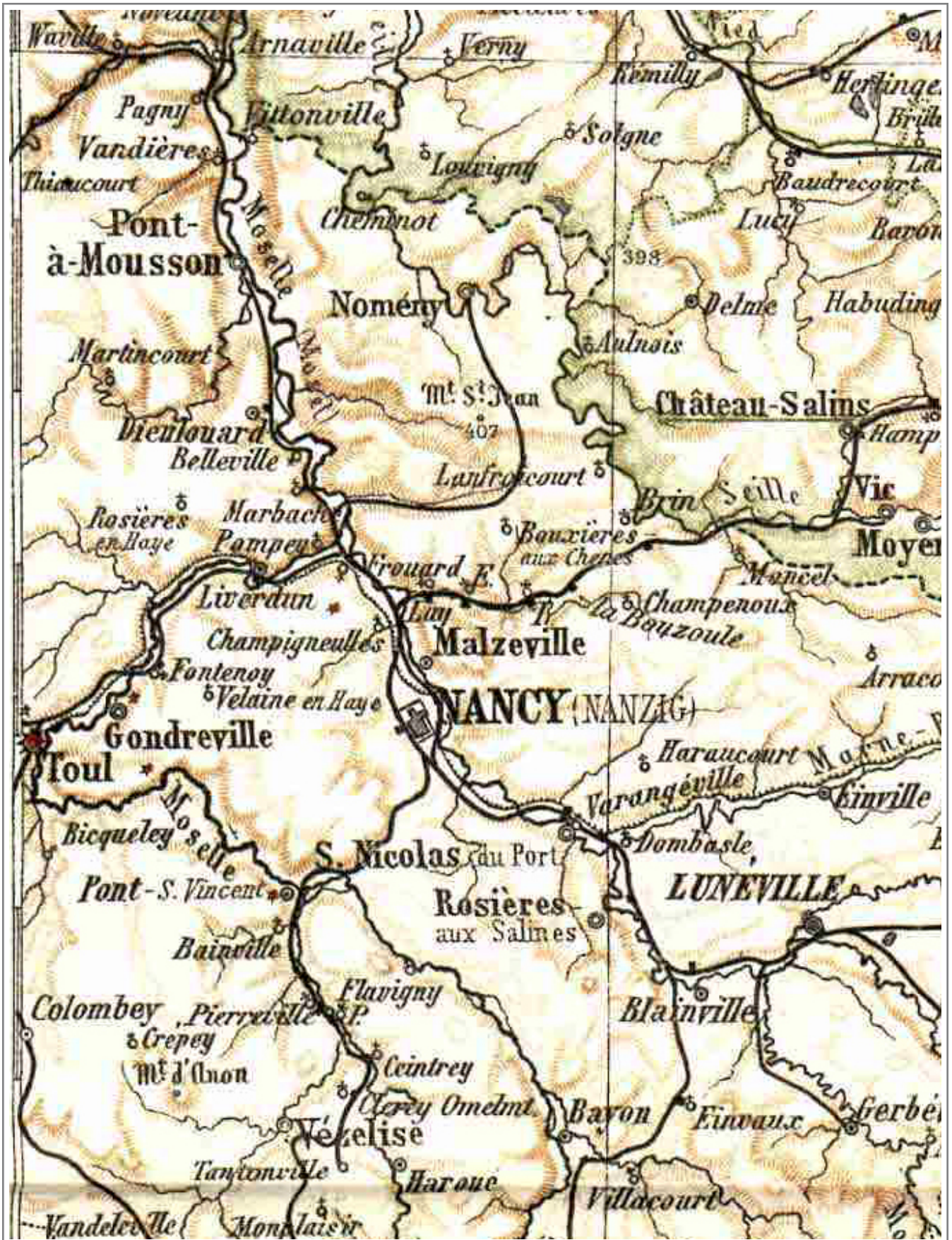


# Le Front en Août 1914





# Les Environs de Nancy



## Historique du 135<sup>e</sup> R.I (1914)

Source : B. D. I. C. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux – 2016.

Créé en 1813, le 135<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie, mis immédiatement à l'épreuve, débute par des victoires.

Il arrête les Prussiens pendant 11 heures, à **Lutzen**, et perd le quart de son effectif. Il monte trois fois, de suite à l'assaut du **plateau de Wolfsberg**, occupé par les Russes, et s'ouvre à coups de baïonnettes **la route de France à Hanau**.

Supprimé en 1815, il reparaît en 1873, pour s'entraîner dans le calme de la Paix à la préparation minutieuse de la Guerre.

Il avait, en juillet 1914, son dépôt à **Angers** (Chef-lieu du département de **Maine-et-Loire**, ville industrielle et vinicole de 82.000 habitants).

Le 135<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie, au départ, était presque exclusivement composé d'Angevins et de Bretons. Au cours de la guerre, il fut renforcé par des éléments venus du Midi ou du Nord.

Mais on peut dire qu'il a gardé toujours le noyau Angevin qui le formait en 1914.

Le 1<sup>er</sup> août 1914, à 17 heures, parvient l'ordre de mobilisation générale.

Du 2 au 4, le Régiment se mobilise et les réservistes arrivent à la caserne.

Le 5 août 1914, il quitte **Angers**.

Il a à cette date la composition suivante :

### Etat-Major :

Colonel de **BAZELAIRE**, Commandant le 135<sup>e</sup> R. I.

Lieutenant-Colonel **GRAUX**.

Capitaine **PONS**, Adjoint au Colonel.

Lieutenant **HURAUULT**, Chargé des détails.

Lieutenant **GOËNVIC**, Officier d'Approvisionnements.

Méd.-Major de 1<sup>re</sup> classe **AZAÏS**, Chef de Service.

Lieutenant **HOLL**, Commandant la 1<sup>re</sup> Section de Mitrailleuses.

Lieut. **SULFOURT**, Commandant la 2<sup>e</sup> Section de Mitrailleuses.

Lieut. **JANNIN**, Commandant la 3<sup>e</sup> Section de Mitrailleuses.

Chef de musique **DEBRAUX**.

Lieutenant de réserve **ROUX**, Officier porte-drapeau.

Lieutenant de réserve **GIRAUD**, Chef du Service Téléphonique.

### 1<sup>er</sup> BATAILLON.

Chef de Bataillon : **CHICOYNEAU de LAVALETTE du COETLOSQUET**.

Médecin Aide-Major de 2<sup>e</sup> classe : **PÉRICHON** (R).

#### *1<sup>re</sup> COMPAGNIE*

Capitaine **ORLÉANS**.

Sous-Lieutenant **WOLF**

Sous-Lieutenant **LELEU** (R).

#### *3<sup>e</sup> COMPAGNIE*

Capitaine **RICHET**.

Sous-Lieutenant de **BAZELAIRE**.

Sous-Lieutenant **BIGEARD** (R).

#### *2<sup>e</sup> COMPAGNIE*

Capitaine **ANGÉLI**.

Sous-Lieutenant **CLERGEAU**.

Sous-Lieutenant **AUDEBERT**

#### *4<sup>e</sup> COMPAGNIE*

Capitaine **TROMAS**.

Sous-Lieutenant **FROMONT**.

Sous-Lieutenant **BOUHOUDIN** (R).



**2<sup>e</sup> BATAILLON**

Chef de Bataillon : **DELÉTOILLE**.  
Capitaine Adjudant-Major : **AUDRY**.  
Médecin Aide-Major de 2<sup>e</sup> classe : **JUIN** (R).

*5<sup>e</sup> COMPAGNIE*

Capitaine **FARAGUET**.  
Sous-Lieutenant **PAILLUSSON**.  
Sous-Lieutenant **TAUGOURDEAU** (R).

*7<sup>e</sup> COMPAGNIE*

Lieutenant **LHULLIER**, Commandant la Compagnie.  
Sous-Lieutenant **CHICHERY** (R).

*6<sup>e</sup> COMPAGNIE*

Capitaine **ABBADIE**.  
Sous-Lieutenant **ROLLAND**.  
Sous-Lieutenant **MURATET** (R).

*8<sup>e</sup> COMPAGNIE*

Lieutenant **ROGERIE**, Commandant la Compagnie  
Sous-Lieutenants **PÉRAUDEAU** (R) et **HAVARD** (R)

**3<sup>e</sup> BATAILLON**

Chef de Bataillon : **NOBLET**.  
Officier Adjoint : Lieutenant **AILLET** (R).  
Médecin Aide-Major de 1<sup>re</sup> classe : **FRILET**.

*9<sup>e</sup> COMPAGNIE*

Capitaine **LALLEMENT**.  
Sous-Lieutenant **RAFLÉ**.  
Sous-Lieutenant **BLOUIN** (R).

*11<sup>e</sup> COMPAGNIE*

Capitaine de **SOLMINIHAC**  
Lieutenant **ROUSSELIÈRE**.  
Sous-Lieutenant **CAILLAUD** (R)

*10<sup>e</sup> COMPAGNIE*

Capitaine **PERRIN**.  
Lieutenant **BRISSON**.  
Sous-Lieutenant **HORRY**.

*12<sup>e</sup> COMPAGNIE*

Capitaine **SANCERET**.  
Lieutenant **LEGRAND**.  
Sous-Lieutenant **DURIEU** (R).

**EFFECTIF**

Sous-Officiers : 185  
Caporaux et Soldats : 3.138  
Chevaux et Mulets : 194

## RETRAITE GÉNÉRALE DE CHARLEROI.

### 1° Concentration en Lorraine.

Le Corps quitte **Angers dans la matinée du 5 août**, en trois échelons : État-Major, 1<sup>er</sup> Bataillon — 2<sup>e</sup> Bataillon — 3<sup>e</sup> Bataillon. Après un voyage très régulier, en un ordre parfait, il débarque à **Maron**, en **Lorraine, au sud de Nancy**, et va cantonner à **Sexey** (1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> Bataillons), et **Neuves-Maisons** (3<sup>e</sup> Bataillon).

Le Régiment fait partie de la II<sup>e</sup> Armée (Général de CASTELNAU). Il fait Brigade avec le 77<sup>e</sup> R. I., Division avec les 32<sup>e</sup> et 66<sup>e</sup> R. I.

Le lendemain, **7 août**, la concentration de la Division s'achève. Le 135<sup>e</sup> se porte à **Saint-Nicolas-du-Port** avec deux groupes d'Artillerie Divisionnaire (33<sup>e</sup> R. A C.). Les troupes sont installées en cantonnement d'alerte.

**Le 8 août**, le Régiment s'attend à partir, mais reçoit l'ordre d'attendre que la concentration du Corps d'Armée soit achevée.

**Le 9 août**, le 1<sup>er</sup> et le 3<sup>e</sup> Bataillons et É.-M. se portent à **Fléville** et le 2<sup>e</sup> Bataillon à **Gérardcourt**. La situation est sans changement, on attend l'ennemi...

**Le 11 août**, toute la 18<sup>e</sup> D. I. se porte en avant en deux colonnes. Le 135<sup>e</sup> fait partie de la colonne de gauche avec le 77<sup>e</sup>, et deux groupes d'Artillerie... On traverse **Nancy** par une chaleur torride... L'enthousiasme de la population est très grand... Les gens qui se pressent sur le passage du Régiment, offrent aux soldats victuailles et argent.

**Le 12 août 1914**, le 9<sup>e</sup> C. A. relève le 20<sup>e</sup> Corps. Le 1<sup>er</sup> Bataillon quitte **Custines**, où il était cantonné de la veille, pour **Bézaumont**, comme réserve de la 36<sup>e</sup> Brigade, et les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> Bataillons cantonnés à **Millery**, avec le reste du régiment, reçoivent l'ordre d'organiser défensivement **le col de Millery** et le fond de **la vallée de la Natagne**. Les six jours suivants sont employés en période d'attente à des travaux défensifs...

**Le 18 août**, les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> Bataillons se portent à **Belleau** ; le 1<sup>er</sup> Bataillon à **Loisy**. Le lendemain, tout le Régiment se rassemble à **Nancy** pour s'embarquer.

### 2° Charleroi - Bièvres.

La bataille de **Charleroi** est commencée...

La 18<sup>e</sup> Division reçoit l'ordre de se porter vers le Nord...

Le 135<sup>e</sup> R. I. débarque à **Sedan le 20 août**... Les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> Bataillons vont cantonner à **Saint-Menges**, le 2<sup>e</sup> à **Fleigneux**... Toute la Division est massée face au Nord-Est et les avant-postes sont **sur la ligne générale Neufmanil - Illy**.

La marche en avant commence **le 21 août** ; le Régiment gagne **la vallée de la Semoy** pour y relever la 60<sup>e</sup> D. I. et établit ses avant-postes **sur la ligne Monceau - Baillamont**. Liaison à droite avec le 77<sup>e</sup> (**Oisy - Vivy**) et, à gauche, à la 17<sup>e</sup> D. I. (**Monceau**).

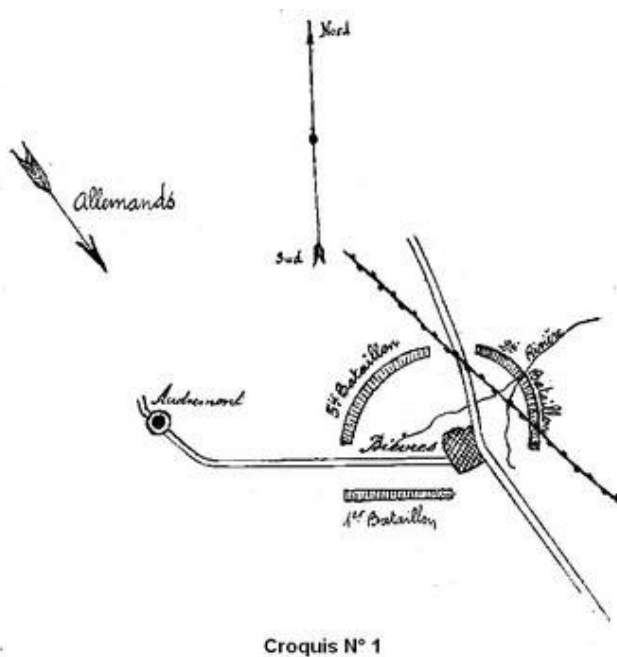
Le lendemain, **22 août**, derniers mouvements avant la prise de contact. Le Régiment, à neuf heures du matin, reçoit l'ordre d'occuper **Bièvres** (2<sup>e</sup> Bataillon), **Monceau** (1<sup>er</sup> Bataillon) et **Oisy-Baillamont** (3<sup>e</sup> Bataillon) et le mouvement est en voie d'exécution, quand, à 14 heures, un officier de la 9<sup>e</sup> Division de Cavalerie rend compte au Colonel de **BAZELAIRE** qu'une colonne ennemie est à **Haute-Fays** et se dirige **sur Gédinne**.. Le Colonel donne l'ordre aux 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> Bataillons de se porter vivement **sur Bièvres**... Il demande, en outre, l'appui d'éléments de la 60<sup>e</sup> D. I. de réserve... Pendant ce temps, arrivé à **Bièvres**, le 2<sup>e</sup> Bataillon prend ses dispositions de combat face au Nord-Est ; le 3<sup>e</sup> Bataillon établit deux compagnies sur la croupe ouest du village, les deux autres restant à la disposition du Colonel. A 16 h.30, arrive un groupe d'artillerie mis à la disposition du Colonel par le Général commandant la 60<sup>e</sup> D. I. ; à 17 heures, la compagnie divisionnaire du Génie ; à 17 h.15, le 1<sup>er</sup> Bataillon.

**Le 22 au soir**, le 135<sup>e</sup> R.I. est donc groupé à **Bièvres**, encadré à droite par deux Bataillons du Xe Corps (**Forcheresse**), à gauche par le 90<sup>e</sup> d'Infanterie. Les 36<sup>e</sup> et 33<sup>e</sup> Brigades sont réunies sous les

ordres du Général **DUMAS**. (Elles sont les deux seules Brigades du 9<sup>e</sup> C. A. ayant pu s'embarquer, les autres ont été retenues à **Nancy** par une attaque allemande sur l'ancienne ligne occupée par la D. I.).

Le 23, à 4 h.30, le Régiment prend ses emplacements de combat : le 2<sup>e</sup> Bataillon sur la voie ferrée au Nord-Est du village, le 3<sup>e</sup> Bataillon sur la croupe Ouest, le 1<sup>er</sup> Bataillon en réserve dans le village avec deux compagnies du 3<sup>e</sup> Bataillon. Le premier contact avec les Allemands a lieu dans les bois au Nord-Ouest, où l'Escadron divisionnaire rencontre les Uhlans. Le Colonel fait alors porter le 1<sup>er</sup> Bataillon **sur la route d'Oudremont**, à un kilomètre à l'Ouest, en vue d'une contre-attaque possible.

La fusillade commence à 7 heures. Les Allemands progressent en avant du bois entre 1.200 et 1.500 mètres sur la crête Nord-Ouest du village. La 9<sup>e</sup> compagnie est obligée de se replier en éprouvant de grosses pertes, et le 1<sup>er</sup> bataillon en réserve, repéré, est soumis à un tir d'artillerie fort bien ajusté. Le Commandant **de LAVALETTE**, en remettant de l'ordre dans une fraction est blessé à la jambe.



Ce tir d'artillerie (105) s'intensifie sur le front du Régiment. A 9 heures, le Colonel **de BAZELAIRE**, qui pendant toute l'action est resté au point le plus dangereux, donnant ainsi l'exemple du plus grand sang-froid, est blessé par éclat d'obus. Pansé tant bien que mal, il reste à son poste de commandement et ne se retire que peu de temps avant le commencement de la retraite.

Le combat fait rage, les Allemands progressent derrière leur artillerie. Deux sections de mitrailleuses commandées par les Lieutenants **SULFOURT** et **JANNIN** et placées vers la sortie Nord-Ouest du village, trouvent le moyen, avec un courage et une énergie peu commune, de causer par leur tir précis, des pertes sévères à l'ennemi.

A noter, le mot du Commandant **de LAVALETTE**, disant à un de ses officiers qui lui demande un emplacement : « *Je voudrais vous accompagner, mais j'ai la jambe cassée.* » A 10 h.45, la position étant devenue intenable, le Colonel envoie au 2<sup>e</sup> Bataillon l'ordre de se replier. Le mouvement s'effectue dans le plus grand ordre, bien que l'Artillerie ennemie ayant allongé son tir, cause de nouvelles pertes à nos éléments qui se replient obliquement **vers Bellefontaine**. Ralliement du Régiment **au Petit-Fays**.

Ainsi, le premier combat avait été une affaire des plus sérieuses, où chacun resta à son poste sans aucune faiblesse.

Pertes : 17 officiers et près de 1.500 tués, blessés et disparus.